

Soirées littéraires du Bessin



LOUIS
ALBERTOSI



ANNE
KESSLER



MATTHIEU
MARIE



YASMINA
REMIL



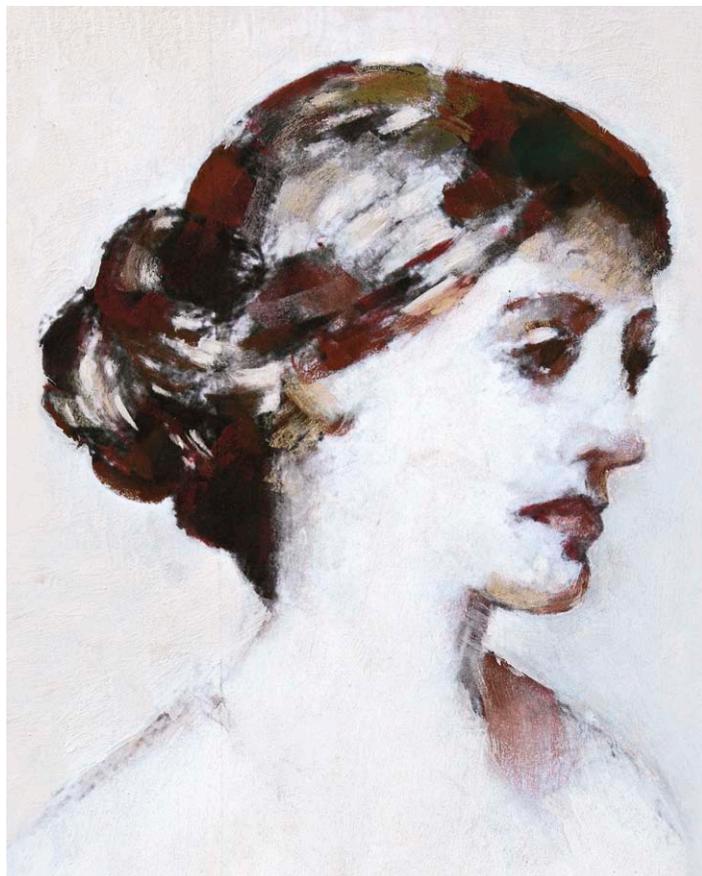
THOMAS
SACKSICK



CÉLINE
SAMIE

Littérature à Voix Haute
du 15 au 22 août 2025

(tous les soirs à 19h30, sauf le lundi 18 août à 15h30)



peinture de Gilles Sacksick

LUNDI 18 AOÛT à 15h30

ASNELLES, Douce Souvenance

Le Vilain petit canard

HANS CHRISTIAN ANDERSEN

lecture Louis Albertosi

MARDI 19 AOÛT

VILLIERS-LE-SEC, Ferme-Manoir

Le Très-Bas

CHRISTIAN BOBIN

lecture Louis Albertosi

MERCREDI 20 AOÛT

SAINT-GABRIEL BRÉCY, Prieuré

Klara et le Soleil

KAZUO ISHIGURO

(prix Nobel de littérature 2017)

lecture Yasmina Remil

JEUDI 21 AOÛT

ARROMANCHES, Salle des Fêtes

Vendredi ou la vie sauvage

MICHEL TOURNIER

lecture Matthieu Marie

VENDREDI 22 AOÛT

CHÂTEAU DE VAULAVILLE

Odyssée

HOMÈRE

lecture Thomas Sacksick

prix des places : 14 €

PASS lectures : 80 €

moins de 26 ans : 8 €

lecture Andersen

pour les enfants, tarif unique : 5 €

carte bancaire acceptée

GayLee Tischbirek, flûte

réservations (recommandées)

02 31 22 83 81

VENDREDI 15 AOÛT

TRACY-SUR-MER, Château de Tracy

Taïpi

HERMAN MELVILLE

lecture Thomas Sacksick

SAMEDI 16 AOÛT

CHÂTEAU D'ESQUAY

La Chronique de Copenhague, Enfance

TOVE DITLEVSEN

lecture Céline Samie

DIMANCHE 17 AOÛT

CHÂTEAU D'AUDRIEU

Vers le phare

VIRGINIA WOOLF

lecture Anne Kessler



Château de Tracy

Soirées littéraires du Bessin



VENDREDI 15 AOÛT
TRACY-SUR-MER, Château de Tracy
Taïpi
HERMAN MELVILLE
lecture Thomas Sacksick

« *Et s'il n'y a pas d'hiver, cela n'est pas l'été.* »
Les Marquises, Jacques Brel.

« *Toutes choses seraient en commun, la Nature fournirait d'elle-même tout à foison, en abondance, pour nourrir mon peuple innocent.* »
La Tempête, William Shakespeare.

« *Tout pousse dans leur île, les cyclopes ramassent ce qu'ils trouvent* »
Odyssée, Homère.

Taïpi, qui signifie « cannibale » dans la langue locale, désigne l'une des deux tribus qui se partagent Nuku-Hiva, la plus grande des îles de l'archipel des Marquises, dans le Pacifique. Melville, marin déserteur qui fuit les mauvais traitements d'un capitaine abusif, séjourne quelques semaines auprès de ces gens au nom inquiétant... Est-ce pour tomber de Charybde en Scylla ? Ou pour découvrir un monde édénique ?

De cette aventure vécue, Melville tire son premier roman, *Taïpi*. Dans le sillage de Montaigne et Rousseau, il y développe une fiction documentée qui nous donne à voir les us et coutumes d'un peuple premier où le travail est inconnu, où l'on vit nu ou presque, où un bonheur perpétuel semble à portée de main...

Les personnages de Melville (voyez le narrateur de *Moby-Dick*, « Appelez-moi Ismaël », ou Bartleby le scribe) revêtent souvent la silhouette d'une sorte de gentleman, qui, délibérément, et assumant le risque du déclassement, se met en réserve de la société des hommes, tant il s'en trouve mal satisfait. Ces francs-tireurs malgré eux ont la prescience du caractère trompeur de la pensée dominante.

Une prescience évidemment partagée par Melville – qui,

comme ses personnages, fuit « la dégradante obligation d'être de son temps »¹ ; lui épargnant, quel bénéfice !, les postures drapées d'omniscience et de maîtrise qui ont tant amidonné la littérature du 19^{ème} ; et lui permettant incidemment de signaler – en 1846 – l'énorme scandale du génocide des Indiens d'Amérique du Nord pratiqué par les Européens – au nombre desquels il se range.

Au bout du compte, *Taïpi* brosse le tableau d'un Eden aux pieds d'argile où, malgré toute l'envie qu'il suscite, nous ne pouvons pas sérieusement accepter de vivre. Ulysse n'a pas pu demeurer auprès de Calypso. Adam et Ève doivent quitter le paradis.

Thomas Sacksick, comédien, metteur en scène et galériste ; lauréat de la Fondation de la Vocation.

Après diverses réalisations théâtrales (dont *Les Amours de Don Perlimplin et de Bélise en leur jardin* de Garcia-Lorca mis en scène par Gilles Sacksick), une maîtrise de lettres à Paris III sous la direction du latiniste Philippe Heuzé, et renouant avec le souvenir d'enfance d'enregistrements sur vinyle (Napoléon à Austerlitz, Lucky Luke, qu'il écoutait et réécoutait inlassablement), Thomas Sacksick crée *ex nihilo* l'association *Littérature à Voix Haute* au printemps 2010. Depuis cette date, chaque été, il s'emploie à proposer un programme de beaux textes lus ou dits par des comédiens de talent qu'il choisit et dont il aime s'entourer. Il développe également ces lectures en dehors de la saison estivale (*Cet amour-là*, au château d'Audrieu en avril dernier) ainsi qu'en direction du jeune public – qui semble s'en être bien trouvé.

¹ Une formule de G. K. Chesterton



Château d'Esquay

Soirées littéraires du Bessin



SAMEDI 16 AOÛT
CHÂTEAU D'ESQUAY

La Chronique de Copenhague, Enfance

TOVE DITLEVSEN

lecture Céline Samie

« Réparer les vivants »
Platonov, Anton Tchekhov.

« L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable »
Sagesse, Paul Verlaine.

Rédigé à près de 50 ans, lors d'un séjour en hôpital psychiatrique, *Enfance* est le premier volume de la trilogie autobiographique de l'autrice danoise.

Dans *Printemps précoce* (publié en 1943, et paru en France en 1999), Tove Ditlevsen, dit-on, décrit ses premières années dans le quartier populaire de Vesterbro, à Copenhague où elle naît en 1917. Avec ce premier volet, *Enfance*, elle peint une fois encore ce monde prolétaire, sa famille, ses voisins, son quartier (on pense au *Voleur de bicyclette*).

Avec un sens certain du pittoresque et de l'anecdote qui fait mouche, entre noir réalisme et facétie, Tove Ditlevsen, nous donne à voir l'habitus des gens de ce temps-là et de ce milieu-là, qui, comme partout et comme chacun, oscillent entre vaillance et défaillance.

Mais aussi, Tove Ditlevsen fut une enfant différente ; une de ces enfants prodiges, une Wunderkinder, qui, du plus loin qu'elle s'en souvienne, et sans que rien ne l'y ait disposé, a toujours aspiré à écrire de la poésie – avant de savoir écrire, elle se disait, bien naïvement sans doute mais avec nécessité, des phrases, de jolies phrases à la joliesse consolante. Des phrases d'espérance. Des phrases réparatrices.

Une vocation –au sens fort du terme–, inexplicable. Et frappée de l'incrédulité des adultes et de ses proches.

L'enfance s'étend ici entre ses 5 et 14 ans, âge auquel Tove Ditlevsen quitte l'école pour travailler.

Avec un bagage culturel non-académique qu'elle se sera forgée elle-même au fil du temps (comme Andersen !),

et donc passablement lacunaire, elle composera quelques recueils de poèmes et écrira plusieurs romans.

Au Danemark, ceux-ci ont trouvé une très large audience (puis aux Etats-Unis et en Angleterre) ; et on la révère, dit-on, pour sa poésie. En France, les Éditions du Globe nous la font découvrir avec cette nouvelle publication, saluée unanimement par la critique.

Dans *Enfance*, Tove Ditlevsen, transfuge de classe, tâche de comprendre ce qui, dans ce monde ouvrier où rien ne l'y préparait, a fait d'elle une écrivaine ; et, ce faisant, elle s'emploie à se déprendre de ses addictions en renouant avec la joie d'écrire de ses jeunes années.

Tove Ditlevsen est décédée en 1976 d'une overdose de somnifère.

Céline Samie, d'origine danoise par son père, a attiré notre attention sur cette autrice. Nous l'en remercions.

Au Conservatoire national d'art dramatique, **Céline Samie** suit l'enseignement de Madeleine Marion, Catherine Hiegel et Pierre Vial. En fin d'études, à la suite de son interprétation dans *Les Bonnes* de Jean Genet, Antoine Vitez la fait entrer à la Comédie-Française pour jouer dans deux farces de Molière, mises en scène de Dario Fo, salle Richelieu.

Elle y devient pensionnaire puis sera nommée sociétaire en 2004, et quitte la Maison en 2016. Durant ces 25 ans, elle a joué sous la direction de metteurs en scène étrangers tels que Alfredo Arias, Bob Wilson, Anatoli Vassiliev, Mathias Langhoff, Jorge Lavelli... et de metteurs en scène français comme Jacques Lassalle, Alain Françon, Jérôme Deschamps, Anne Delbée, Rocher Planchon...

Parmi ses nombreux rôles au cinéma, Céline Samie se plaît à se rappeler celui qu'elle a tenu pour Jacques Audiard dans *Sur mes lèvres*.



Château d'Audrieu

Soirées littéraires du Bessin



DIMANCHE 17 AOÛT
CHÂTEAU D'AUDRIEU

Vers le phare

VIRGINIA WOOLF

lecture Anne Kessler

« Il arrive qu'un livre, ouvert sur le dallage de la terrasse ou sur l'herbe, une corde à sauter serpentant dans une allée, ou un minuscule jardin bordé de cailloux, planté de têtes de fleurs, révélassent autrefois, dans le temps où cette maison et ce jardin abritaient une famille, la présence des enfants, et leurs âges différents. »

La Maison de Claudine, Colette.

« Et les pleureurs tournent déjà au coin de la rue. »

Ancien testament, Ecclésiaste.

Comme on dit au théâtre, *Vers le phare* a pour décor une maison de bord de mer, en Écosse. M. et Mrs Ramsay, bourgeois aisés, accompagnés de leurs nombreux enfants et de nombreux amis, y passent leurs vacances. Il s'agira, non pas d'une promenade du côté de Méséglise, mais d'une excursion au phare...

Des indications biographiques indiquent que Virginia Woolf se serait inspirée des étés passés avec ses parents à Saint-Ives, à la pointe de la Cornouailles, village tourné vers l'Atlantique, alors très probablement similaire au Saint-Tropez que Colette a pu découvrir au début du 20^{ème} siècle. Et il est avéré que le couple Ramsay a pour modèle les parents de Virginia.

Mais Virginia Woolf ne tente pas une transposition déguisée, soit disant poético-mélancolique, impressionniste, d'un moment de son enfance. Avec poésie et mélancolie – certes, elle vise un propos plus universel ; avec une poésie très inventive, où le baquet à lessive tient sa place tout autant que le plat de fruits sorti de la grotte de Neptune. Et dans une prose élaborée, faite de juxtapositions, qui explore les plis et replis la psyché.

Le phare est sur une île à quelques encablures de la côte. Il faut prendre le bateau pour s'y rendre, mais le mauvais temps oblige à remettre à plus tard, et, finalement la traversée n'aura lieu, en effet, que bien bien plus tard. Quand les personnages auront fait une autre traversée, celle des

années qui ont passé – certains, d'ailleurs, seront absents. Virginia Woolf et Mrs Ramsay ont en leur cœur la pensée de l'éternité, et ont conscience de la fugacité des êtres et des choses. Elles pressentent qu'elles ne sont qu'un maillon dans la chaîne des générations, dans ce qui a l'air d'une œuvre divine s'accomplissant à leur corps défendant – où il est bien difficile d'y voir clair (« Tout était si chaotique, si décousu, si irréel »), et dont la Justice semble s'être retirée.

Anne Kessler, sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

Formée à l'École du Théâtre national de Chaillot auprès d'Antoine Vitez, celui-ci lui proposera d'être pensionnaire à la Comédie-Française, qu'elle intègre à 24 ans, en 1989. Elle y alterne les rôles comiques, tragiques ou romantiques dans une soixantaine de pièces. Elle a été dirigée par Piotr Fomenko, Alain Françon, Jean-Pierre Vincent, Denis Podalydès, Jacques Lassalle, Christophe Rauck ou Arnaud Despléchin...

Elle se lance dans la mise en scène en 2006, avec *Griefs* au Studio-Théâtre, puis enchaîne les mises en scène au sein du Français en parallèle à sa carrière d'actrice.

Hors Comédie-Française, en 2012, elle met en scène *Des Fleurs pour Algernon* de Daniel Keyes, qui remporte le Prix du meilleur spectacle privé au Palmarès du Théâtre 2013, et le Molière du Seul-en-scène 2014 pour Grégory Gadebois. Une réussite, en effet !

Aujourd'hui, Anne Kessler signe une mise en scène de *Cyrano de Bergerac* au Théâtre Antoine qui tourne dans toute la France.

On a pu la voir récemment reprendre au Théâtre de la Concorde, *Ex-traits de femmes*, un ensemble de scènes du théâtre de Molière mettant, justement, les femmes à l'honneur.



Asnelles, Douce Souvenance

Soirées Littéraires du Bessin



LUNDI 18 AOÛT à 15h30

ASNELLES, Douce Souvenance

Le Vilain petit canard

HANS CHRISTIAN ANDERSEN

lecture Louis Albertosi

« [...] la cane apprenait à ses petits à nager, à plonger, à se nourrir. » *Épépé*, Ferenc Karinthy.

« Celui qui ne ressemble pas aux autres est toujours détesté. »
Vendredi ou la vie sauvage, Michel Tournier.

« Et dans ces rues, il y avait un monde qui m'était très nouveau mais point étranger. »
La Vie de Marianne, Marivaux.

Chacun aura vu, dans les foires aux bestiaux, ces cages pleines de poussins où l'un d'eux, malingre, est poursuivi et mordu sans répit par tous les autres...

Cette brutalité instinctive est sans doute plus cruelle que ce qu'Andersen peint dans *Le Vilain petit canard* ; mais à peine plus, car c'est bien d'ostracisation qu'il s'agit. Celui qui est différent n'est que toléré, et, quelles qu'en soient les conséquences, il sera chassé s'il n'accepte pas de se couler dans la norme ou de se diminuer.

Le thème profond de ce conte, dit la critique, c'est « la détresse de l'être solitaire dans un monde qui ne le comprend pas », auquel s'associe « la foi en une heureuse issue finale ». Et, en effet, après bien du désarroi, le petit canard trouvera la raison de sa différence et le bonheur.

À mots couverts, Andersen parle très probablement ici de lui-même, lui qui, issu d'un milieu d'une extrême pauvreté, sut imposer son nom au Danemark puis au monde entier.

Mais c'est bien au-delà du narcissisme de l'auteur que ce conte nous touche. La transposition de la société des hommes en basse-cour marche à plein ; et chacun aura une raison pour se reconnaître dans ce vilain petit canard...

Par quel tour de passe-passe, cette identification – bien simplette – est-elle si opérante ?

Parce qu'avec un pot de lait et un sac de farine, Andersen, sans avoir l'air d'y toucher, sait convoquer les forces telluriques qui nous constituent. Bien avant Freud, il connaît l'inconscient. Pour preuve, comparez ce passage des *Galoches*

du bonheur à celui de la madeleine de Marcel Proust...

Les Galoches du bonheur, Andersen (1849) : « Cette odeur délicieuse, disait-il, comme elles me rappellent celle des violettes de tante Lone ! Eh ! oui ! c'était quand j'étais petit garçon ! Seigneur Dieu, il y a beau temps que je n'y ai pensé ! »

Du côté de chez Swann, Proust (1913 – à Combray, chez la tante Léonie) : « Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux) aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières. »

Musicien précoce, **Louis Albertosi** intègre l'École du Nord en 2018, à l'âge de 20 ans. À sa sortie, Christophe Rauck lui confie le rôle-titre du *Henry VI* de Shakespeare qu'il met en scène avec Cécile Garcia Fogel au Théâtre du Nord et au théâtre Nanterre-Amandiers.

Louis Albertosi retrouve Christophe Rauck pour son *Richard II* de Shakespeare créé au festival d'Avignon 2022 ; et Cécile Garcia Fogel dans sa mise en scène du *Legs* de Marivaux aux Amandiers de Nanterre. Il joue sous la direction d'Alain Françon dans la création du *Moment psychologique* de Nicolas Doutey, donné à Vitry, au Théâtre Ouvert et à la Scala-Paris. Constance de Saint Remy lui confie le rôle de Simone de Beauvoir dans sa *Lettre à une deuxième mère* au théâtre de l'Athénée. Depuis 2024 il joue dans *4,7% de liberté* de Samuel Hercule et Métilde Weyergans.

En mars 2026, Louis Albertosi créera son premier spectacle en tant qu'auteur et metteur en scène, *Veiller sur le sommeil des villes*, au Théâtre Ouvert puis aux Amandiers de Nanterre. Les spectateurs des Soirées Littéraires du Bessin se rappellent sa lecture de Fritz Zorn donnée l'an dernier à Asnelles.



Villiers-le-Sec, Ferme-Manoir

Soirées Littéraires du Bessin



MARDI 19 AOÛT
VILLIERS-LE-SEC, Ferme-Manoir
Le Très-Bas
CHRISTIAN BOBIN
lecture Louis Albertosi

« Avec sa simplicité de colombe, saint François exhortait toutes les créatures à l'amour de Dieu. Il prêchait aux oiseaux, qui l'écoutaient, se laissaient prendre par lui, ne s'envolaient qu'avec sa permission. »

La Légende dorée, Jacques de Voragine.

Lors de son entrée en fonction, Jorge Mario Bergoglio a fait le choix du nom de François, indiquant ainsi très nettement l'orientation qu'il entendait donner à son magistère : pauvreté et écologie. En référence et révérence, bien entendu, à François, le pauvre d'Assise (le seul personnage, dans la piété catholique, surnommé « la copie du Christ »).

La foi de Christian Bobin n'ignore pas les églises ni la majesté de leurs architectures, mais s'ancre ailleurs, loin des marbres du Vatican, dans le quotidien, dans le très concret du réel. « Aux enfants, on apprenait jadis que Dieu est dans le ciel, mais qui leur apprendra que le ciel est sur terre, partout étincelant, dans les choses simples ? », écrit-il dans *Prisonnier du berceau*.

C'est alors très logiquement que Bobin se défie de l'emphase de Jacques de Voragine, qui, dans *La Légende dorée*, parle de François d'Assise comme « serviteur et ami du Très-Haut » ; et c'est de façon très cohérente qu'il ne manque pas de souligner que si François d'Assise rendit allégeance, comme il le devait à Rome, il s'en tint néanmoins à distance.

À considérer le Christ comme un roi, à voir en l'Église une puissance, on gomme ce qui nous révèle à nous-mêmes ; ce qui, nous dit Bobin, nous met dans la bonne disposition du regard par rapport aux autres – ce qui fut l'enseignement de François d'Assise.

Et c'est pourquoi Bobin prend Jacques de Voragine à contre-pied, en intitulant ce portrait (qui tâche de se démarquer des hagiographies), *Le Très-Bas*.

Nombreux sont les commentateurs et les écrivains qui de-

puis huit siècles se sont penchés sur la figure de François d'Assise. Près de nous, on cite les biographies de Joseph Delteil (d'une sentimentalité débridée, dit-on), celle de Julien Green, ou encore celle – très emberlificotée – de G. K. Chesterton. Avec *Le Très-Bas*, dans une prose éminemment poétique et d'une fluidité prévertienne, Christian Bobin nous en fait sentir l'ampleur. À l'évidence, point n'est besoin d'être chrétien ni pratiquant pour en reconnaître le sublime.

À lire Bobin, si François s'invitait incognito à notre table, nous voudrions le reconnaître !

Musicien précoce, **Louis Albertosi** intègre l'École du Nord en 2018, à l'âge de 20 ans. À sa sortie, Christophe Rauck lui confie le rôle-titre du *Henry VI* de Shakespeare qu'il met en scène avec Cécile Garcia Fogel au Théâtre du Nord et au théâtre Nanterre-Amandiers.

Louis Albertosi retrouve Christophe Rauck pour son *Richard II* de Shakespeare créé au festival d'Avignon 2022 ; et Cécile Garcia Fogel dans sa mise en scène du *Legs* de Marivaux aux Amandiers de Nanterre. Il joue sous la direction d'Alain Françon dans la création du *Moment psychologique* de Nicolas Doutey, donné à Vitry, au Théâtre Ouvert et à la Scala-Paris. Constance de Saint Remy lui confie le rôle de Simone de Beauvoir dans sa *Lettre à une deuxième mère* au théâtre de l'Athénée. Depuis 2024 il joue dans *4,7% de liberté* de Samuel Hercule et Métilde Weyergans.

En mars 2026, Louis Albertosi créera son premier spectacle en tant qu'auteur et metteur en scène, *Veiller sur le sommeil des villes*, au Théâtre Ouvert puis aux Amandiers de Nanterre.

Les spectateurs des Soirées Littéraires du Bessin se rappellent sa lecture de Fritz Zorn donnée l'an dernier à Asnelles.



Le Prieuré de Saint-Gabriel Brécy

Soirées littéraires du Bessin



MERCREDI 20 AOÛT
SAINT-GABRIEL BRÉCY, Prieuré
Klara et le Soleil
KAZUO ISHIGURO
(prix Nobel de littérature 2017)
lecture Yasmina Remil

« *Le palais du Soleil aux hautes colonnes se dressait dans la splendeur rutilante de l'or et des flamboiements du pyrope.* »
Métamorphoses, Ovide.

« *Elle s'est mise à genoux et s'est lancée dans une prière-conversation.* »
Six fois sept, Ludmila Oulitskaïa

Dans les rayons de nos supermarchés, les AA sont des piles tubulaires de petite taille. Chez l'écrivain britannique Kazuo Ishiguro, ce sont les « amis artificiels », c'est-à-dire des robots à forme humaine, sophistiqués au plus haut degré, fabriqués pour tenir compagnie aux enfants des familles favorisées, auxquels les parents n'ont que peu de temps à accorder.

Le Golem du folklore hassidique et le Frankenstein inventé par Mary Shelley en 1818, plus matériels que les djinns, sont les premières créatures extra-humaines sorties de notre imagination. Et c'est au cours des années 30 du 20^{ème} siècle que l'écrivain Karel Capek crée le mot robot d'après « robota », *corvée* en tchèque, tiré du slave ancien « rob », signifiant *esclave*.

Des fantasmagories farfelues au réel, il semble n'y avoir que quelques pas. De décennies en décennies la technique progresse ; les joueurs d'échecs n'espèrent plus gagner contre un ordinateur, et si l'androïde Tiangong Ultra du semi-marathon de Pékin nous fait encore sourire, l'intelligence artificielle met en péril des pans entiers de l'activité humaine, et on nous assure qu'en 2030 –demain !–, nous serons tous entourés d'agents conversationnels...

Kazuo Ishiguro base son histoire sur cette actualité. Klara est une amie artificielle à l'allure parfaitement humaine, une sorte de réplique exacte de l'Homme (en l'occurrence une jeune fille), tant physiquement qu'intellectuellement – elle n'a pourtant qu'un statut légèrement supérieur à celui

d'un aspirateur. Mais, comme elle est neuve (elle sort de l'usine où elle a été fabriquée), elle a encore à apprendre. Elle est une Candide qui regarde vivre les hommes. Or, ceux-ci ont des mœurs étranges : sous couvert d'éducation et de savoir-vivre, très puritains, ils parlent comme des acteurs de sitcom (pouah !), et très poliment se méprisent et se déchirent les uns les autres.

Chose curieuse, Klara, produit de luxe mais produit de série, se distingue de ses congénères. Anomalie informatique ou surcapacité inopinée, elle est particulièrement attentive à ce qui l'entoure. Par de basiques recoupements, elle découvre le sentiment religieux ; sentiment erroné, sans doute, mais tellement humain, et tellement nécessaire ! Et qui, tout magique qu'il soit, produit pourtant ses effets bénéfiques.

Yasmina Remil rejoint en 2005 le Conservatoire pré-professionnel de Genève, et intègre en 2006 la promotion 68 de l'ENSATT à Lyon, où elle est dirigée par Christian Schiaretti, Bernard Sobel et Alain Françon.

Elle fonde avec les camarades de sa promotion la compagnie La Nouvelle Fabrique à Lyon, puis rejoint la troupe du TNP (Villeurbanne) dirigée par Christian Schiaretti.

Elle y joue –entre autres– dans *La Célestine* de Fernando de Rojas, *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Le Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Calderón de la Barca...

En 2013 / 2014, elle assiste Christian Schiaretti dans sa réalisation du *Roi Lear*, puis elle retrouve la Suisse où elle joue de nombreux spectacles.

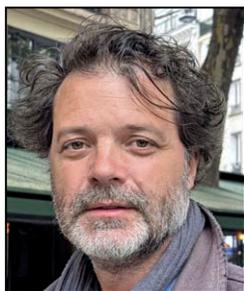
Dernièrement, elle incarne Marton, la servante des *Fausse Confidences* de Marivaux, mise en scène par Alain Françon et jouée plus de 130 fois à Genève et à travers la France.

On peut l'entendre à la radio dans diverses dramatiques de France-Culture.



Arromanches

Soirées littéraires du Bessin



JEUDI 21 AOÛT
ARROMANCHES, Salle des Fêtes
Vendredi ou la vie sauvage
MICHEL TOURNIER
lecture Matthieu Marie

« [...] tout cependant semblait agité par d'innombrables papillons qu'on aurait pu prendre, dans leurs fuites gracieuses et leurs zigzags, pour des tulipes ailées. »

L'Île des fées, Edgar Allan Poe.

« Un faune effaré montre ses deux yeux / Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches. / Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux / Sa lèvre éclate en rires sous les branches. »

La Tête de faune, Arthur Rimbaud.

En 1719, Daniel Defoe, probablement sur la base de *L'Utopie* de Thomas More, s'inspire du récit véridique du marin britannique Alexander Selkirk pour écrire son roman *Robinson Crusoé*.

Le succès est fulgurant. Puis, à leur tour, d'autres écrivains s'emparent de l'histoire, la modulant à plaisir. Robinson Crusoé devient un mythe, une histoire sans propriétaire, et sans cesse reprise, et sans cesse déclinée. Tellement qu'à voir toutes ces variations, Flaubert invente (en 1857) le terme « robinsonnade ».

Au 18^{ème} siècle, les écrivains réfléchissent à l'opposition entre nature et culture ; le 19^{ème} y projette ses rêves et ses cauchemars. Dans *L'Île mystérieuse*, la robinsonnade de Jules Verne devient -on s'en douterait !- un hymne à la science...

Plus près de nous, *Suzanne et le Pacifique* de Giraudoux, ou *Sa majesté des mouches* de William Golding sont plus discrets sur cette filiation – qui reste néanmoins indéniable.

En 1967, Michel Tournier reprend à son tour le mythe avec *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Roman très écrit, qui lui vaut le Grand prix du roman de l'Académie Française.

Puis sur la suggestion de son editrice, Tournier en donne une version pour les adolescents ; non pas expurgée, simplifiée ou réduite, mais un autre livre (en l'occurrence une sorte de conte philosophique) écrit « avec un idéal de brièveté, de limpidité et de proximité du concret. »

Georges Brassens chante à propos de sa belle que « dans l'île déserte il faut tout emporter. »

C'est ce que fait le Robinson de Defoe comme celui de

Michel Tournier ; Robinson tâche de rapporter pour survivre puis organiser sa vie de rescapé, tout ce qu'il peut des restes de l'épave avant qu'elle ne disparaisse. Et, en effet : par l'ordre et le travail, obstination et ingéniosité paient ; Robinson passe plusieurs années dans cette île qu'il a domestiquée.

Mais tout change avec l'arrivée inopinée du 'sauvage', de l'ingénu Vendredi : d'abord esclave du maître, Vendredi, sans trop s'en apercevoir lui-même, transforme Robinson.

Il peut y avoir un confort sans astreinte. Et la métaphore donne à vivre.

Au premier regard, avec *Vendredi ou la vie sauvage*, Michel Tournier pose une critique de la pensée occidentale ; mais en dernier ressort, après en avoir pointé les écueils, n'en fait-il pas plutôt l'éloge ?

Formé auprès de Pierre Debauche de 1991 à 93, **Matthieu Marie** participe avec lui à la fondation du Théâtre du Jour à Agen et, pendant deux ans, à son animation.

Il joue ensuite sous la direction de Daniel Mesguich les rôles de Dom Juan, de Titus, de Marc Antoine..., sous la direction de Philippe Adrien celui d'Ivanov (Tchekhov), et celui de Philippe dans *Yvonne Princesse de Bourgogne* (Gombrowicz) dans une mise en scène d'Alain Ollivier. Matthieu Marie travaille également avec Georges Lavaudant, Michel Vinaver, Catherine Anne, Cécile Pauthe, Clément Poirée...

Ces dernières années il poursuit une collaboration avec Bernard Sobel et reprend pour quatre saisons consécutives *La Mort d'Empédocle* (Hölderlin) qui reçoit le prix spécial de la critique.

Il met en scène des textes de Michel Vinaver, Pierre Guyotat, Charlotte Delbo, Franz Kafka...

Par les extraits qu'il en lit, Matthieu Marie accompagne actuellement à travers la France Emmanuel Lascoux dans la présentation de ses nouvelles traductions de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* chez P.O.L.

Un portrait lui est consacré dans le magazine *Théâtre(s)* printemps 2025.



Château de Vaulaville

Soirées littéraires du Bessin



VENDREDI 22 AOÛT
CHÂTEAU DE VAULAVILLE

Odyssée
HOMÈRE

lecture Thomas Sacksick

« *Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage...* »
Les Regrets, Joachim du Bellay

« *Ce qui vit dans cette lumière, vit sans espérance, sans nostalgie.* »
La Grèce, Hugo von Hofmannsthal

« *La quatrième laveuse : 'Qui veut bonne renommée doit savoir se conduire'* »
Yerma, Federico Garcia-Lorca

L'*Iliade* est le chant de la guerre, l'*Odyssée* celui du retour.

Après avoir combattu dix ans sur la plaine de Troie et l'avoir détruite, Ulysse et ses compagnons prennent le chemin de leur patrie. Mais les embûches sont nombreuses !, et, après dix autres années passées à burlinquer d'une île à l'autre, Ulysse rentrera seul à Ithaque.

« Rien n'est plus vieux que le journal de ce matin, et Homère est toujours jeune », disait Charles Péguy. En effet, à chaque lecture, on est saisi de la fraîcheur et de l'actualité de ce texte vieux de plus de 2500 ans.

D'abord, cette science de la narration : la construction du récit, ni linéaire ni chronologique, semble étonnement moderne, faisant un plein usage du *flash-back* ! À la façon de *Tartuffe*, Ulysse sans cesse évoqué, n'apparaît qu'au quatrième chant. Et l'écriture, très empreinte d'une beauté hiératique toute sumérienne, accorde place en même temps au merveilleux du conte populaire, au détail grotesque qui détonne, à la technique, à la fugacité des choses vues comme à la sensualité d'une impression – l'odeur d'un feu de cheminée, le chatolement d'un tissu... Et la nature des lieux qui ont nourri le poète.

D'éminents hellénistes tels que Victor Bérard, ont cherché à établir géographiquement le parcours d'Ulysse. Aujourd'hui, on s'accorde à penser que cette circumna-

vigation serait plutôt d'ordre symbolique, un peu à la manière de la carte du Tendre. L'*Odyssée* serait un récit d'exploration, non pas topographique, mais de l'intériorité.

Disons plus : le poème de la rémission. Où Ulysse, tout vibrant encore de la fureur des combats, et comme déformé par les transgressions de la guerre, doit s'amender pour mériter le retour chez soi, réintégrer l'ordre du monde et vieillir doucement le reste de son âge. Une rémission qui lui sera accordée s'il surmonte ce surcroît d'épreuves et de chausse-trappes.

L'*Odyssée* est le poème de l'intelligence, où « rien n'est acquis à l'homme », où tout se conquiert.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont un manuel de conduite pour tous les temps.

Thomas Sacksick, comédien, metteur en scène et galériste ; lauréat de la Fondation de la Vocation.

Après diverses réalisations théâtrales (dont *Les Amours de Don Perlimplin* et *de Bélise en leur jardin* de Garcia-Lorca mis en scène par Gilles Sacksick), une maîtrise de lettres à Paris III sous la direction du latiniste Philippe Heuzé, et renouant avec le souvenir d'enfance d'enregistrements sur vinyle (Napoléon à Austerlitz, Lucky Luke, qu'il écoutait et réécoutait inlassablement), Thomas Sacksick crée *ex nihilo* l'association *Littérature à Voix Haute* au printemps 2010. Depuis cette date, chaque été, il s'emploie à proposer un programme de beaux textes lus ou dits par des comédiens de talent qu'il choisit et dont il aime s'entourer. Il développe également ces lectures en dehors de la saison estivale (*Cet amour-là*, au château d'Audrieu en avril dernier) ainsi qu'en direction du jeune public – qui semble s'en être bien trouvé.